



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

62 | 2021
Ancêtres

Alessandro STANZIANI, *Les Métamorphoses du travail contraint. Une histoire globale, XVIII^e-XIX^e siècle*

François Pineau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/7720>

DOI : 10.4000/rh19.7720

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2021

Pagination : 282-284

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

François Pineau, « Alessandro STANZIANI, *Les Métamorphoses du travail contraint. Une histoire globale, XVIII^e-XIX^e siècle* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 62 | 2021, mis en ligne le 17 août 2021, consulté le 26 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/7720> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.7720>

Ce document a été généré automatiquement le 26 août 2021.

Tous droits réservés

Alessandro STANZIANI, *Les Métamorphoses du travail contraint. Une histoire globale, XVIII^e-XIX^e siècle*

François Pineau

RÉFÉRENCE

Alessandro STANZIANI, *Les Métamorphoses du travail contraint. Une histoire globale, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020, 328 p., 24 €.

- 1 Renvoyer dos à dos Smith et Marx, telle est en somme l'ambition du nouvel ouvrage d'Alessandro Stanziani. Ni libéralisation, ni prolétarianisation : le XVIII^e siècle et plus encore le XIX^e siècle sont ceux du « travail contraint », un concept aujourd'hui fortement travaillé par l'historiographie internationale et déjà mobilisé par l'auteur, qui reprend ici une partie de ses précédents travaux tout en y ajoutant deux nouveaux théâtres : les Mascareignes et le Congo. La biographie de Joseph Conrad (1857-1924) sert de fil conducteur à cet ouvrage qui nous mène depuis la Russie jusqu'en Afrique, embarquant à Marseille avec les forçats de la mer, sillonnant l'océan Indien, avant de toucher terre en Angleterre. L'itinéraire compte d'ailleurs davantage que le concept de « travail contraint », qui ne fait pas l'objet d'une définition préalable : les sept chapitres sont une série d'études situées, qui cherchent à évaluer les « multiples définitions de la liberté et de la contrainte dans le travail » (p. 10).
- 2 Le voyage débute en Russie (chapitre 1), où le servage, institué en 1649 et aboli en 1861, est réinscrit dans ses dynamiques historiques (pression impériale, lutte entre noblesses, émancipation d'une partie des paysans). La part contrainte du travail y est constituée par la « corvée » (*barshcina*), qui progresse au détriment de l'*obrok* (redevance en nature ou en argent) au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, dans un contexte de croissance des prix agricoles. L'auteur en déduit que la croissance économique est compatible avec une « hausse de la coercition et de la violence » (p. 47).

- 3 Dans le cas des marins français et anglais (chapitre 2), la contrainte s'exprime surtout dans le recrutement. Au XVIII^e siècle, les besoins en main-d'œuvre sont toujours croissants, la concurrence fonctionnelle et étatique exacerbée, les sociétés locales réticentes. Les marines militaires, marchandes et les compagnies à charte ont recours à toute une palette d'actions pour recruter la main-d'œuvre, du contrat au kidnapping. Au XIX^e siècle, la « globalisation précoce » de ce monde du travail permet aux armateurs de recourir à une main-d'œuvre non-nationale, et ainsi de jouer sur les dénivellations législatives et juridiques : la globalisation est alors synonyme de « différenciation accrue entre le marché national et le marché mondial » (p. 88).
- 4 La catégorie de « travail contraint » permet également de rendre compte de la « révolution industrielle » anglaise (chapitre 3). Les *Masters & Servants Acts* et les *Poor Laws* président à l'intensification du travail qui est au cœur du XIX^e siècle anglais : « La révolution industrielle [...] s'appuie donc sur des institutions répressives restreignant les droits des travailleurs. » (p. 111) L'auteur note une différence avec le cas français : la Révolution y a supprimé les poursuites pénales pour non-respect du contrat de travail. Mais il se perd quelque peu entre louage d'ouvrage et de service (p. 114) : la disposition du Code civil qui veut que « le maître ou le patron [soit] cru sur parole », dont l'importance a été relativisée par l'historiographie récente, ne concerne que le seul louage de service, et les prud'hommes, selon la forte thèse d'Alain Cottureau, se fondaient bien davantage sur le contrat de louage d'ouvrage. Plus loin, l'auteur se contredit, puisque le livret ouvrier aurait finalement réintroduit les poursuites pénales (p. 124). Angleterre et France finiraient ainsi par ne former qu'un seul et même monde du travail, « celui de la contrainte » (p. 130).
- 5 Basculant résolument dans le XIX^e siècle, les deux chapitres suivants font dialoguer les débats philosophiques et politiques sur l'abolition de l'esclavage en métropole (chapitre 4) et ses conséquences dans les Mascareignes (chapitre 5). Postulant une « articulation conceptuelle entre esclavage d'une part, organisation de la société et travail, de l'autre » (p. 156), l'auteur montre que l'abolition de l'esclavage par l'Angleterre en 1833, qui se traduit par la définition d'une période transitoire pour les ex-esclaves, qui doivent continuer à travailler pour leurs anciens maîtres, ne saurait se comprendre sans la *New Poor Law* de 1834, qui renforce l'obligation de travailler. Il en va de même en France où l'abolition de 1848 ne saurait aller sans le décret de 1852 qui assimile l'absence d'emploi au vagabondage. Et l'auteur d'illustrer ainsi les « transformations lentes du monde du travail et de ses institutions » (p. 185), à commencer par l'esclavage, qui subsiste sous des « formes déguisées » (p. 186). C'est que, dans des Mascareignes portées par une économie sucrière en plein essor, la fin de l'esclavage rencontre la croissance des besoins en main-d'œuvre. L'auteur est finalement peu disert sur le sort des anciens esclaves : il s'intéresse surtout au développement de l'engagisme, qui permet de faire venir plus de 450 000 Indiens et Malgaches dans la Maurice britannique et 150 000 engagés dans la Réunion française. Dans les deux cas, l'engagé doit tout son temps à son maître et ne peut le quitter, sous peine de poursuites pénales. Démunis face à leurs maîtres, délaissant les tribunaux, les engagés n'ont bien souvent que la fuite comme recours et la concurrence entre planteurs pour unique secours. Ainsi, « les formes du travail qui succèdent à l'esclavage présentent une forte dose de coercition » (p. 233).
- 6 L'histoire du travail contraint bascule dans les années 1860-1880 (chapitre 6). Universellement partagé jusque-là, il semble se restreindre à certaines parties du globe.

La fin du servage en Russie et de l'esclavage aux États-Unis, l'apparition des États sociaux en France et en Grande-Bretagne et l'intégration mondiale des économies nationales créent une « asymétrie fondamentale en matière de droits et de travail entre "l'Occident" d'une part, ses colonies et l'URSS (sic) d'autre part » (p. 251). La « grande transformation » ici mise en avant n'est pas polanyienne, elle se situe bien davantage dans la division fondamentale du monde entre espaces du travail libre et espaces du travail contraint. En témoigne le cas de l'Afrique-Équatoriale française (AEF) au tournant des XIX^e et XX^e siècles (chapitre 7). À nouveau, le déficit de main-d'œuvre semble justifier le recours au travail contraint. Les travailleurs africains n'ont pas les mêmes droits que les travailleurs français : le livret ouvrier, aboli en métropole, demeure en vigueur en AEF ; la loi de 1898 sur les accidents du travail ne s'y applique pas, tandis que le code de l'indigénat, qui y entre en vigueur en 1901, prévoit des sanctions pénales pour non-respect du contrat.

- 7 Si l'on peut regretter une édition discutable (absence de bibliographie, ouvrages traduits non signalés, appels de notes quelquefois hasardeux), force est de reconnaître le caractère riche et foisonnant de ce travail. Malléable, le concept de « travail contraint » permet d'approcher une grande variété de situations, même si elle tend aussi, parfois, à en atténuer les spécificités. L'auteur parvient à démonter le mythe d'un travail libre triomphant au XIX^e siècle, même si, paradoxalement, le référent libéral du « travail libre » tel qu'il s'est conceptuellement élaboré à cette époque demeure sa boussole pour lire les bouleversements des mondes du travail étudiés.